

ASLI ERDOĞAN

Le silence même
n'est plus à toi

chroniques traduites du turc
par Julien Lapeyre de Cabanes

ACTES SUD

AU PIED D'UN MUR

Était-il vraiment chiffonnier, ou bien, comme il l'a laissé entendre, policier en civil, je n'en sais rien. "Il m'a sauvé la vie", me suis-je répété plusieurs fois, je le dis pour m'en convaincre, comme une issue de secours dans la nuit dont je chercherais le code. Elle – la nuit –, j'en ferai un récit personnel, au passé, je lui trouverai une place au milieu des signes de ponctuation. Sans doute que je n'ai même pas dit merci.

"Couche-toi ma sœur! À terre! À TERRE!" Il hurle autant qu'il peut, cherchant à couvrir le bruit de la canonnade, il indique le mur. "Baisse la tête!"

La nuit du 15 juillet, devant la caserne de Harbiye. Juste à côté, à la radio, de terribles combats durent depuis des heures, les ambulances amènent toujours plus de blessés, il y a des morts. Les snipers déployés autour de la caserne empêchent quiconque de traverser l'avenue. Sur le trottoir d'en face, environ deux cents personnes, braillant des slogans et au cri d'*Allahou*

akbar, essaient d'avancer, on ouvre le feu, ils se recouchent sur le pavé... Nous ne sommes pas au front, mais sur l'une des avenues les plus larges et ouvertes de la ville, aucun endroit où se terrer, quelques bouts de verre, d'aluminium et de plastique ne vous protègent pas de la guerre. "C'est plus sûr de notre côté", avait lancé le chiffonnier un peu plus tôt, avant que les snipers ne repèrent trois à cinq personnes retranchées dans l'ombre...

"Je suis bien rentrée, c'est le coup d'État. Je vais bien", j'ai envoyé le message puis je suis sortie dans l'intention d'aller jeter un œil du côté de Mecidiyeköy. Si les policiers ne m'avaient pas gentiment autorisée à passer le premier carrefour traversé cette nuit-là, je n'aurais pas insisté, pas tenté les petites ruelles. Ce n'était pas que les rues s'étaient un peu vidées, elles étaient désertes... Au premier appel, une foule gonflée à bloc marche comme un seul homme vers Taksim en criant des slogans qu'on entend rarement. C'est la queue devant les distributeurs automatiques et les boulangeries, la parade bariolée et les sirènes des pompiers... Aucun soldat en vue, ça ne ressemble pas au 12 Septembre*, mais n'évoque pas non plus le calme de Gezi. C'est plus flou, plus inquiétant... Au milieu de ces lumières ténues, des bruits et du tumulte, j'ai l'impression de me

* Coup d'État de 1980. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

trouver dans un théâtre dont on aurait changé le décor. Comme si cette nuit allait sortir hors de ses gonds, repousser ses extrémités, jusqu'à se transformer en une contrefaçon d'elle-même, grossière et tape-à-l'œil...

Toujours plus nombreuse, en rangs toujours plus serrés, la foule marque un arrêt à Osmanbey. Premières détonations, le chaos, la panique... Certains s'enfuient dans la mauvaise direction, d'autres par les ruelles... Les soldats ont ouvert le feu, la nouvelle se propage rapidement. On échange des informations à chaque carrefour. Une jeune fille portant voile et drapeau, et malgré les regards désapprobateurs de celles qui l'entourent – sans doute qu'elles se méfiaient de moi, la femme en bleu, la taciturne – commence à me raconter : “Ils ont ouvert le feu depuis le Scorpion*... Quelqu'un marchait juste devant moi, il a été touché au front. J'en ai vu un autre à côté de moi qui était touché à la jambe.” Une ombre de chagrin parcourt son visage qui peine à contenir ses yeux immenses : “MORT... J' imagine... Quand on est touché au front, on meurt, pas vrai!?” Quoi qu'il advienne, la clameur augmente, je me laisse entraîner vers la source des coups de feu qui redoublent, telle une barque sans gouvernail emportée par la bourrasque. Le bruit atroce des fusils d'assaut se répercute d'immeuble en immeuble. La nuit semble désormais

* *Akrep* : jeep blindée utilisée par l'armée turque.

un tissu en lambeaux, une passoire, une nouvelle ombre semblant fermenter dans ses plaies et ses trous. Je me joins à la foule “sans distinction de classes ni de privilèges, tous unis”, soudée d’un bloc pour faire face aux salves. Des drapeaux turcs de toutes les tailles, que certains portent enroulés autour du corps à la façon d’un suaire... Symboles que les soldats de Mustafa Kemal ont abandonnés aux miliciens de Recep Tayyip. À leur tour de crier : “Cette patrie est notre patrie, cet État est notre État!” ... La colère de la foule augmente à mesure que les balles pleuvent, je cours du côté de la caserne abandonnée par le Scorpion...

À présent, recroquevillée au pied d’un mur entre deux hommes, probablement deux policiers, la tête baissée et enfouie entre mes bras, j’attends.

Entre les salves des armes automatiques et la fureur de la foule chauffée à blanc... Au beau milieu d’une guerre, plus vraie que réelle, mais dont la réalité n’évoque même pas celle d’un rêve, une guerre à laquelle je ne trouve aucun équivalent, comme au bout du bout du monde, dans ses confins les plus sauvages... Entre l’impossibilité de partir et celle de rester, je me suis repliée sur moi-même comme un point d’interrogation qui se tord le ventre. Entre la terre et la pierre, entre l’obscurité de la nuit et la noirceur des hommes...

(Nuit du 15 juillet, Harbiye. Cent mètres plus bas, à la radio, les combats durent depuis des heures, les ambulances amènent toujours plus de blessés... Les snipers déployés autour de la caserne empêchent quiconque de traverser l'avenue. Couchées sur le trottoir d'en face, environ deux cents personnes sont clouées au sol par une pluie de balles...)

Recroquevillée au pied d'un mur, la tête enfouie entre les bras, entre deux hommes, probablement deux policiers en civil, j'attends. Entre les salves des armes automatiques et la colère de la foule chauffée à blanc... Au beau milieu d'une guerre, plus vraie que réelle, mais dont la réalité n'évoque même pas celle d'un cauchemar, une guerre à laquelle je ne trouve aucun équivalent, comme au bout du bout du monde, dans ses plus sauvages confins... Entre l'impossibilité de partir et celle de rester, j'attends repliée sur moi-même comme un point d'interrogation qui se tord le ventre. Entre la nuit et l'aube, la pierre et la terre, entre l'obscurité de la nuit et la noirceur des hommes...

Une explosion terrible ébranle le sol, elle fait trembler la ville comme un panneau à demi arraché. On croit d'abord à un bombardement aérien, quelqu'un insiste pour qu'on tire des roquettes... "Regarde, dit le chiffonnier-policier sur le ton d'un instructeur militaire qui forme

un bizut, celui-là qui passe au-dessus de nous, c'est un F16! Suivi d'un F4!" Il y a des années, étudiante en physique, j'avais analysé la mécanique des ondes, à l'origine d'explosions lors du franchissement du mur du son. Explosions en série qui étouffent même le fracas des fusils d'assaut G3, pourtant insupportable, marteaux géants qui s'abattent sur et dans mon crâne... Des fissures et des brèches colossales s'ouvrent dans la nuit, la réalité déborde d'elle-même comme les eaux d'un torrent déchaîné, s'éparpille au hasard comme une pluie de confettis. En fond, plus que des voix... Les voix de ceux qui n'ont pas pu s'abriter, qui n'ont pas réussi à s'enfuir... Lambeaux d'obscurité étirés sur le pavé, longues ombres immobiles agrippées à la froideur et à l'humidité des murs, et roulées en boule dans ces ombres, quelques personnes si pétrifiées que leur sang ne semble plus couler... Qui sait comment l'idée me vient, mais j'appelle ma mère, sans penser une seule seconde à l'heure qu'il peut bien être. C'est une autre temporalité, où les heures n'ont pas cours, où rien n'en fait bouger l'aiguille... Je veux entendre une voix lointaine, m'accrocher à cette voix pour reprendre pied dans la tente de ma propre nuit... Mais je ne veux pas entendre ce qu'elle dit. "Qu'est-ce que tu fais là-bas?" demande-t-elle en soupirant... (Deux chiens des rues, affolés par les explosions, passent à toute vitesse devant moi, l'un derrière l'autre comme deux vieux briscards,

ils courent à perdre haleine, plus bas, vers le centre des combats, en plein milieu des balles... Sur le trottoir d'en face, un homme, une armoire à glace, se lève et, fou de rage, hurle : "Vous allez finir par être à court de munitions!" Il montre ses mains, ses paumes vides, criant aux tireurs qu'il distingue mal dans l'obscurité : "Regardez-moi, je suis désarmé, mais je vais vous démolir de mes propres mains!"... Deux Afghans de quinze, seize ans, avec lesquels un instant plus tôt j'avais essayé de parler, réfugiée derrière un maigre buisson – "C'est la guerre entre Turcs et Kurdes ça?" m'avaient-ils demandé –, repartent de l'avant avec toute l'assurance qu'ils peuvent tirer de s'être sauvés d'une guerre autrement plus violente, mais après même pas trente mètres, ils se réfugient sous un abribus, ils se couchent au sol.) Je ne trouve rien à répondre, incapable de m'assigner une mission, voire même une entité.

Je suis dans l'un des angles morts du destin, un nœud formé de toutes ces routes qui n'en finissent plus de se chevaucher, sans lumière, sans issue et sans retour comme dans un cercueil... Il n'y a plus de temps qui mène jusqu'au Présent, plus de temps qui file comme à travers le chas d'une aiguille, et plus personne pour en assurer l'étendue et la durée sur la base de l'instant... Plus rien désormais ici n'existe qui dissocierait les mots les uns des autres, tous dans la même pelote d'ombre, les mots comme leur négation s'écroulent puis se dispersent, rien ne

sépare plus l'espoir du désespoir, avoir peur de ne pas avoir peur, être mort de ne pas être mort.

“Je viens de croiser deux chiens, je crie dans le téléphone serré dans ma main, ils couraient comme des fous. J'ai essayé de les arrêter. Enfin j'ai voulu.” Des moitiés, des débris de phrases... Ma voix est sèche, elle rend mes mots illisibles comme du papier brûlé... Je finirai par faire partie de cette histoire, ou bien c'est elle, cette histoire, ce montage nocturne, qui fera partie de moi. “BAISSE TA TÊTE MA SŒUR! Combien de fois faut te le dire!” crie mon instructeur...

(Tout ce qui est raconté ici est vrai, toute cette histoire est une histoire personnelle.)

*

“Il m'a sauvé la vie.” Combien de fois l'ai-je dit, à la troisième personne du singulier et au passé, je ne me l'entends même plus dire, je le répète comme un mot de passe, je cherche une porte de sortie dans la nuit. Il y a des instants où la réalité semble bien réelle, par instants seulement... Anonymes comme une impasse et le pied d'un mur. Les histoires viendront ensuite, elles mettront l'interminable réalité – nuit, guerre – entre guillemets. Et cette histoire, ce montage nocturne, remplira la nuit qui se distend comme un immense filet déchiré, de nos mots et de nos corps, ainsi espérons-nous lui donner forme. Sûr que ce n'est pas un chiffonnier, mais un policier

chevronné. “À terre, à terre, À TERRE!” hurlait-il en indiquant le mur au pied duquel nous étions réfugiés. (C’était tout!) Cette nuit-là, il était mon seul ami, et je n’ai même pas songé à le remercier.

Nuit du 15 juillet, Harbiye, devant la caserne. Juste à côté, à la radio les combats qui durent depuis des heures sont sur le point de s’achever, on entend crier “Rendez-vous”, les ambulances, que les tireurs laissent passer, amènent toujours plus de blessés. Dès le premier passage des F16, le cercle de mitraille qui prenait en étau les civils sur mon trottoir a relâché son étreinte. Au milieu des secousses et du fracas des bombardements, je “bats en retraite” pas à pas, trouvant abri de creux en recoin, d’arbre en arbre. “Tu as la technique, ma sœur!” me lance mon instructeur en guise d’adieu...

Les émotions et l’expérience ne nous reviennent qu’ensuite, bien plus tard. Sous une forme méconnaissable, comme du marc de café refroidi... Elles poussent puis chutent, comme des épines n’ayant pas su trouver un coin de notre identité où se ficher. Le temps me lance au pas de course loin du mur au pied duquel je m’étais réfugiée, il pousse la nuit à sa fin. À l’aube, le masque d’ombre tombe en lambeaux, ne révélant aucun visage... Je remonte en fantôme les rues par lesquelles je suis venue, les mêmes avenues, rues connues et familières, mais qu’on dirait étirées, rapetissées, déformées. Et

semblant ne pas me reconnaître elles non plus, elles refusent de supporter cette nouvelle charge, tout cet épuisement... Comme si à chaque pas mon pied s'arrachait à une boue noire et visqueuse... Talonnée par le souffle d'une créature maléfique prête à la curée, j'essaie désespérément d'accélérer, comme si j'étais montée sur des échasses... J'essaie désespérément de me rendre invisible, de me fondre et de m'évanouir dans l'obscurité pâlisante, de me mêler aux ombres, à la pierre, à la terre, de m'enrouler dans un ultime bout d'étoffe arraché aux lambeaux de la nuit... Comme si un inconnu était mort dans mes bras, je grelotte, tirée par une pesanteur insondable, prise dans une étreinte rigide, je grelotte comme il est inconcevable de grelotter par une nuit de juillet, qui sait depuis combien d'heures durent ces tremblements.

Il m'a choisie depuis le trottoir d'en face, il se précipite vers moi. Un énorme chien des rues, presque de la taille d'un ours brun, sa robe de deux couleurs – sans doute un bâtard de berger anatolien –, le museau noir, la langue pendante! On voit qu'il est habitué à l'homme, il cherche un compagnon, un camarade pour la route. Lui aussi a compris que je ne me tirerai pas toute seule de cette nuit de menace et d'effroi... Jouant à la perfection son rôle de chien sérieux, galant et zélé, il instaure une distance d'un bras entre nous, et met ses pas dans les miens exténués... Il veille de droite et de gauche

et, bravant les ennemis et harceleurs potentiels, s'enorgueillit d'avoir gagné ma fidélité... (Tous deux sommes les rejets de cette route, de ce voyage nocturne dans la ville secouée comme un panneau à demi arraché.) Les petits groupes nerveux que les F16 acculent ne regardent pas d'un œil bienveillant une femme qui se balade seule à cette heure dans les rues. Je serre contre moi mon compagnon de route à chaque intersection, il s'étonne que je n'aie pas peur là où l'odeur de l'homme est absente. Et chaque fois que nous croisons ces foules hurlantes qui agitent bâtons et drapeaux, c'est à son tour de se serrer contre moi. Il ne veut pas qu'on le caresse, peut-être qu'il trouve ça artificiel et déplacé par une telle nuit, à moins que désormais la tendresse ne soit plus qu'un douloureux souvenir... Il me quitte un instant, s'en va jouer avec d'autres chiens et chats, puis devant le centre commercial Cevahir, plonge dans la fontaine. Quelques minutes plus tard, alors qu'une fois de plus les F16 franchissent le mur du son dans une série d'explosions, je le retrouve collé contre mes genoux, trempé... Aux premières lueurs du jour, au dernier croisement, nous nous séparons. Furtivement, comme deux guerriers vaincus qui ne peuvent se consoler d'avoir survécu, sans se dire adieu... Comme deux rescapés que la mer apaisée rejette à terre une fois la tempête retombée, nous nous éloignons au pas de course, dans des directions opposées, avec l'espoir de se retrouver

un jour à l'endroit où nous nous sommes quittés...

Le soleil est déjà haut mais c'est comme si la couleur du sang restait pendue à un crochet sur l'horizon. (Sur le pont les lynchages ont commencé.) Davantage qu'un jour nouveau, il semble que la nuit continue et se prolonge... Venue d'un soleil plus lointain et plus froid, la lumière ne réchauffe ni ne console, elle ne promet rien aux vies qui ont été sauvées ou perdues.